Le Messager Novembre - Décembre 2025

Bimestriel de l'Église Protestante de Liège-Marcellis

Éditeur responsable : Pierre Grisard

Rédacteurs : Pierre-Paul Delvaux – Ginette Ori

Eglise Protestante de Liège Marcellis

Quai Marcellis 22 – 4020 Liège - BE61 0910 2274 5317

Site web : protestantisme.be

E-mail : protestantisme.be@gmal.com

ASBL Les Amis de Liège Marcellis –BE53 0000 0457 4053

Des naissances ?

Bonjour à toutes et à tous, sœurs et frères

Ces quelques mots pour vous dire que nous, toutes et tous, nous avons besoin de vous, toutes et tous.

Notre communauté entrevoit un nouvel élan, mais cet élan n'est rien sans vous.
Au culte avant tout, puisque c'est le lieu de l'écoute de la Parole et le moment de la Présence.
Par ailleurs, nous pouvons envisager la réactivation d'activités comme les cercles bibliques ou l'ouverture aux plus jeunes.

Vous savez qu'un nouveau pasteur a posé officiellement sa candidature, que nous avons acheté un orgue, que notre dynamisme d'accueil – lors de visites scolaires par exemple – est toujours vivant.
Mais nous peinons parfois, notamment pour la diaconie (le contact avec les paroissiens en difficulté de santé par exemple), pour l'accueil des plus jeunes aussi.
Nous connaissons le potentiel de générosité des paroissiens, même s'il somnole parfois un peu.

C'est tout cela qui nous pousse à vous écrire aujourd'hui.

Il nous semble aussi que le protestantisme libéral mérite d'être mieux connu. Nous le connaissons bien, mais c'est à nous de le faire mieux connaître en soulignant combien il est libérateur pour beaucoup d'entre nous.

Rendez-vous chaque dimanche, évidemment, et spécialement à Noël, le dimanche 21 décembre 2025. Votre simple présence sera pour nous tous un sourire, le sourire de la vie.

Et, pour terminer, quelques mots de Levinas :
Chacun d'entre nous à quelque chose à commencer, à recommencer.

Votre Consistoire

Dites, dites, si c'était vrai

Jacques Brel

Dites, dites, si c'était vrai
S'il était né vraiment à Bethléem dans une étable
Dites, si c'était vrai
Si les rois Mages étaient vraiment venus de loin, de fort loin
Pour lui porter l'or, la myrrhe, l'encens
Dites, si c'était vrai
Si c'était vrai, tout ce qu'ils ont écrit
Luc, Matthieu et les deux autres
Dites, si c'était vrai
Si c'était vrai, le coup des noces de Cana
Et le coup de Lazare
Dites, si c'était vrai
Si c'était vrai ce qu'ils racontent
Les petits enfants, le soir avant d'aller dormir
Vous savez bien, quand ils disent
Notre Père
Quand ils disent
Notre Mère
Si c'était vrai tout cela
Je dirais oui, oh, sûrement, je dirais oui
Parce que
Parce que c'est tellement beau tout cela
Quand on croit que c'est vrai

Noël : pas une histoire vraie, mais un mythe puissant...

Les récits bibliques de la naissance de Jésus ne sont pas une histoire « vraie ». Ce sont des récits racontés pour souligner la nature particulière de Jésus. Cela signifie que nous ne devons pas les lire comme une histoire (ἱστορία). L'histoire de Noël n'est pas une histoire. L'histoire de Noël est un mythe (μῦθος).

En tant que mythe, les récits de la nativité mettent en évidence des vérités importantes. Il nous oriente vers l'affirmation selon laquelle Dieu est impliqué dans l'histoire humaine. Il jette les bases pour comprendre ces narrations sur la naissance de Jésus comme des récits qui font écho aux intentions de Dieu pour l'humanité.

Les faits racontés à Noël se déroulent dans des situations humaines très particulières et mettent en évidence des besoins humains très spécifiques. Dans le récit de Luc, les étrangers et les exclus sont inclus. Les bergers, méprisés pour leur travail et marginalisés par la société, y occupent une place centrale. Dans le récit de Matthieu, des étrangers viennent de pays lointains pour rendre hommage à l'enfant Jésus en lui apportant des cadeaux.

Ce sont les femmes, et non les hommes, qui jouent un rôle central dans les premiers chapitres de la version de Luc. Élisabeth, maudite pour sa stérilité, tombe enceinte et s’exprime alors que son mari est frappé de mutisme.

Marie, jeune et vierge, reçoit une nouvelle surprenante d'un ange ; elle lui tient tête, s'engage à accomplir la tâche qui lui est confiée, puis chante des paroles puissantes de justice, prédisant le message révolutionnaire qui sera prononcé par l'enfant qu'elle porte.

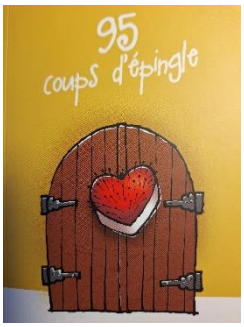
Luc et Matthieu incluent tous deux la dure réalité de la situation des réfugiés dans leurs récits.
Luc fait entreprendre à Marie, enceinte, un voyage forcé avec Joseph, de Nazareth à Bethléem, la ville natale de sa famille, pour finalement être contrainte d'accoucher dans des conditions précaires. Il n'existe aucune preuve historique du recensement qui a motivé ce voyage, mais le récit offre une vision saisissante de ce à quoi les réfugiés étaient confrontés à l'époque, et le sont encore aujourd'hui.
Quant à Matthieu, il fait faire à Marie et Joseph, avec Jésus alors âgé de deux ans, un périple forcé encore plus long, de Bethléem à l'Égypte, en raison de la réaction terrible du roi de l'époque. Il n'existe pas de preuve historique du massacre de tous les garçons âgés de deux ans à Bethléem à cette époque, mais l'histoire dans l'Évangile de Matthieu met à nouveau en évidence la situation précaire des réfugiés, de ceux d'hier comme d'aujourd'hui.
La typologie mosaïque de Matthieu l'amène à placer le massacre des innocents au cœur même de son récit. Il ancre l'histoire de Jésus dans la vie historique, politique et culturelle de l'époque, où un tyran pouvait exercer un pouvoir immense, où la sensibilité que nous avons aujourd'hui à l'égard de la vie humaine semblait absente. Cela confère un réalisme effrayant à une histoire qui, trop souvent dans la tradition chrétienne, est devenue éthérée, spiritualisée, romancée et voire valorisée.
Lorsque nous chantons les cantiques de Noël, ne réifions pas ce récit : ne le transformons pas en une « chose », en un événement, ne le réduisons pas à une « histoire vraie » superficielle, mais laissons-le résonner dans la profondeur de de notre humanité et dans la réalité de nos vies aujourd'hui. C'est ainsi que fonctionne un récit, en tant que mythe (μῦθος) — non pas dans le sens où le mythe serait « faux », mais plutôt dans le sens où le mythe explore les profondeurs de l'existence humaine.
Les mythes sont les histoires qui transmettent des idées profondes et fondamentales sur la vie. Peu importe que les faits ne se soient réellement produits. Ce qui est plus important, c'est qu'ils nous aident à donner un sens à notre vie. Ils nous font sortir de notre zone de confort et de nos préoccupations, ils nous poussent à voir une réalité autre, à vivre une vie différente.

Beaucoup de crèches associent les deux récits : les bergers et leurs moutons de Luc les mages et l'étoile de Matthieu. Le bœuf et l'âne font référence à un texte d'Esaïe : « ***Le bœuf connaît son propriétaire et l'âne, la crèche de son maître. Israël ne le connaît pas, mon peuple ne comprend pas. » (Isaïe 1,3).***

Ginette Ori

******

Si tu portes tous les malheurs
du monde sur tes épaules,
souviens-toi que toi-même tu es porté.



Je reconnais…

Je reconnais que je suis avant tout enfant de Dieu, aimé(e) depuis toujours, accueilli(e) tel(le) que je suis, avec mes forces et mes fragilités. Cette certitude m'ancre, me donne confiance et m'invite à avancer chaque jour dans la lumière de Son amour.

Mais je suis aussi enfant du monde, appelé(e) à vivre pleinement parmi les autres, à aimer, à écouter, à comprendre. Être enfant du monde, c'est apprendre à regarder chaque personne comme un frère ou une sœur, à respecter les différences et à chercher ce qui nous unit plutôt que ce qui nous sépare.

Je veux que ma foi s'exprime à travers la bienveillance, dans mes gestes, mes paroles, mes silences aussi.
Et je veux laisser grandir en moi la tolérance, ce regard ouvert qui ne juge pas mais accueille, qui cherche à comprendre avant de répondre.

Adeline Monti

Conte de Noël dans le cœur de la Cité

Nous pensons à nos soucis, nos inquiétudes, et les médias comme les réseaux sociaux en rajoutent en créant un climat d'insécurité et de stress permanent, quand ils gonflent des rumeurs et répètent des informations invérifiables venues du monde entier.

Les semaines et les jours passent inlassablement et tout ce contexte nous distrait de notre envie de préparer Noël, de nous réjouir en attendant cet Enfant qui va naître pour renouveler notre quotidien et notre espérance pour une nouvelle année et un monde plus juste.

Le froid s'est installé, la bise s'accroche aux murs, la pluie et le gel arrivent. Dans les rues, des personnes âgées trainent vaille que vaille leur petit chariot de courses ; derrière les fenêtres, des gens peinent déjà à se chauffer et ils redoutent un hiver toujours plus difficile et trop long. Dans la rue, des gens collectent des cartons pour s'abriter, des couvertures et des vêtements pour se réchauffer un peu. L'hiver sera long, comme tous les hivers, et certains ne croient déjà plus revoir un nouveau printemps.

Certes, des gens se mobilisent pour secourir tant bien que mal les gens de la rue. A Liège, les anciens se souviennent avec tristesse de Théo, qui est décédé fin septembre. Un homme formidable, sorti de la rue lui aussi et qui, à force de le vouloir, a créé sa petite entreprise, un homme qui n'a jamais oublié le vertige qui accompagne cette triste liberté, cette petite étincelle qui reste à l'univers du pavé. Au fil des années, avec quelques amis, le vendredi soir, inlassablement il parcourait les rues de Liège pour distribuer un café chaud, des tartines et des vêtements, mais aussi pour partager avec ses protégés une poignée de main, un moment d'affection, une présence dans le respect.

C'est étrange, depuis quelque temps, on ne voit plus Marie-Ange, elle qui, par sa présence et son optimisme, apportait un rayon de soleil à ses camarades de la rue. Où est-elle ? Nul ne sait. Parfois, des gens disparaissent, un matin ils ne sont plus là et leur souvenir commence à s'effacer d'un porche ou d'un recoin où leur place est restée vide. Pourtant, il aurait sans doute suffi de suivre Laurent et sa compagne Suzy, deux jeunes d'Outremeuse, qui ont aménagé une vieille maison au fond d'une petite rue du quartier. Leurs amis leur ont filé un coup de main pour quelques gros travaux et, aujourd'hui, cette maisonnette a retrouvé une nouvelle vie et un brin de fraîcheur.

Personne n'a des nouvelles de Marie-Ange. Certains de ses proches s'inquiètent car, depuis quelques semaines, elle ne pouvait plus cacher ses rondeurs, et chacun se demandait comment elle allait se protéger du froid. Suivez Laurent… Marie-Ange est là, dans une petite chambre meublée en toute hâte. Un soir de pluie glacée, Laurent marchait dans Liège, emmitouflé dans son parka, pour faire une promenade comme il en a l'habitude. Il a aperçu la silhouette d'une jeune femme qui lui paraissait transie de froid. Il s'est arrêté, lui a adressé un petit sourire auquel elle a furtivement répondu. Réfléchissant un instant, Laurent lui a seulement dit : « Ne reste pas là, il fait trop froid, suis-moi ». Et Marie-Ange, sans penser à rien d'autre qu'à cet enfant qu'elle n'allait pas pouvoir abriter, a abandonné ses cartons détrempés et l'a suivi.

Dans la petite maison de la ruelle, le tamtam a fonctionné au quart de tour. Une table, un lit, une armoire, des couvertures chaudes, chacun a apporté le nécessaire. Cette nuit, Marie-Ange va dormi au chaud ! Recroquevillée dans le divan, elle pleure, Marie-Ange. Elle pleure surtout de joie et de bonheur. Elle n'a pas traversé Liège, assise sur un âne, avec un Joseph à ses côtés, elle n'a pas eu à chercher une grange ou une étable dans les environs. Pas de bergers pour la réchauffer, ce n'était pas nécessaire. Les amis de Laurent l'ont réconfortée et ont partagé tous ensemble une joie spontanée, puis se sont effacés quand ils ont perçu le sommeil s'emparer de la jeune femme.

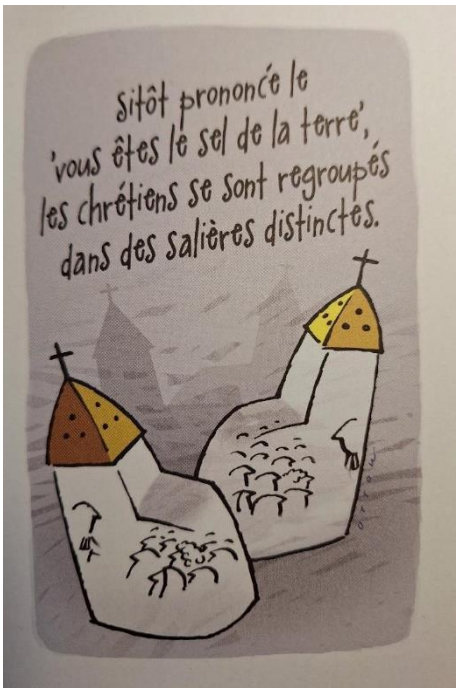
Noël approche, mais peut-être Marie-Ange n'attendra-t-elle pas ce soir de fête pour donner naissance à son petit Jésus à elle, bonheur né dans la rue pour apporter du bonheur, de l'espoir et des montagnes de rêves à celles et ceux qui croient à demain, au printemps, à l'avenir qui naît à l'angle d'une rue ou sur un banc dans un parc plein de vie comme il en existe partout dans les villes et les villages de chez nous.

Et le miracle de Noël est arrivé avec cet enfant qui porte en lui déjà une histoire extraordinaire, celle de la solidarité, du partage de l'essentiel, du don de soi, de l'amour vrai.

Demain, Marie-Ange retournera-t-elle vivre dans cette rue qui est son quotidien à elle, parmi tous ses amis et ses amies pour qui le bonheur se construit dans les cœurs et pas ailleurs ?
En tout cas, elle retournera leur dire qu'elle est toujours là, bien vivante, et qu'elle a connu le plus beau des Noël, une fête comme elle n'en avait jamais connu, qu'elle doit à son bébé et à quelques amis.

Qui dit que les villes, avec leurs impitoyables remparts de drame et de solitude, n'offrent pas facilement des feux de joie qui transforment les cœurs ? Loin des festins et des sapins garnis, il suffit parfois d'une étincelle, une étoile qui s'allume dans le ciel, et l'on se met à croire au prochain printemps.

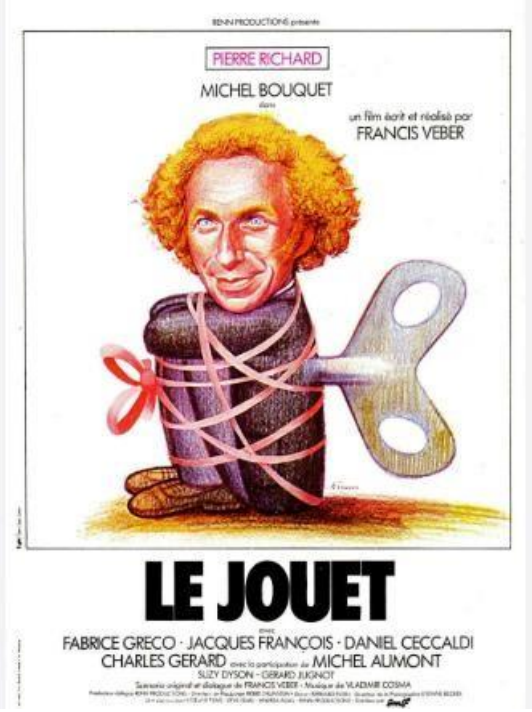
Charly Dodet



Extrait de *95 coups d'épingle*. Une publication de l'Eglise protestante et des Eglises wallonne aux Pays-Bas

Le jouet

A l'heure où vous lirez ces lignes, les étalages des magasins auront été dégarnis des articles de la fête païenne d'Halloween pour être regarnis de jouets encore bien « genrés » dans une société qui se défend pourtant des stéréotypes.
Cette abondance de jouets de toutes sortes qui sont exposés partout pour le moment et ce jusqu'à Noël me fait penser à un film de Francis Veber qui passait régulièrement à la télévision au moment des fêtes de fin d'année : Le Jouet. (1976)
Après quelques mois de chômage, le journaliste François Perrin (Pierre Richard) trouve enfin un emploi au journal du milliardaire et impitoyable Pierre Rambal-Cochet (Michel Bouquet).
Alors qu'il effectue un reportage dans un magasin de jouets, François Perrin se retrouve nez à nez avec Éric (Fabrice Greco), âgé de 9 ans, le jeune fils de son patron. C'est un enfant gâté et capricieux : il exige qu'on lui "offre" le reporter comme jouet. Rambal -Cochet, ce milliardaire méprisable, n'a aucun scrupule à se servir de son pouvoir et de son immense fortune pour satisfaire les moindres désirs et caprices de son fiston. De peur de perdre sa place au journal, François accepte de se plier à cette fantaisie pour quelques heures. Mais Éric, qui n'a pas l'intention de le laisser partir, obtient de son père qu'il maintienne François à son poste de "jouet". François, qui ne veut pas perdre son emploi, capitule et devient l'esclave d'une petite peste…



Ce gosse est une tête à claque au départ, mais il devient attachant quand on va comprendre pourquoi il a voulu un être humain comme cadeau et mieux cerner ses relations avec son père.
L'intention du film est de montrer que **l'argent ne peut pas tout acheter**, et particulièrement l'amour et les relations humaines, et que le pouvoir corrompt.
Le film critique aussi la société de consommation et l'humiliation sociale. Il expose les dangers d'une pléthore de biens matériels, du manque de communication et d'attention dans certaines familles, où un enfant gâté et malheureux peut devenir tyrannique.
L'histoire met en lumière les limites de la richesse matérielle. Un enfant né dans une famille très riche, mais en manque d'affection et de relations humaines, est malheureux et peut en arriver à exiger l'achat un être humain comme "jouet" en compensation.
Le film dénonce les excès de la société de consommation et l'idée que tout peut être une marchandise, même un être humain.
Il explore les différentes formes d'humiliation sociale, notamment celle d'un homme contraint de subir les caprices d'un enfant pour conserver son emploi et son honneur.
Il souligne que l'amour et le temps passé ensemble sont plus précieux que tous les biens matériels du monde, et que c'est avant tout le manque de ces éléments qui conduit au malheur.

Ginette Ori

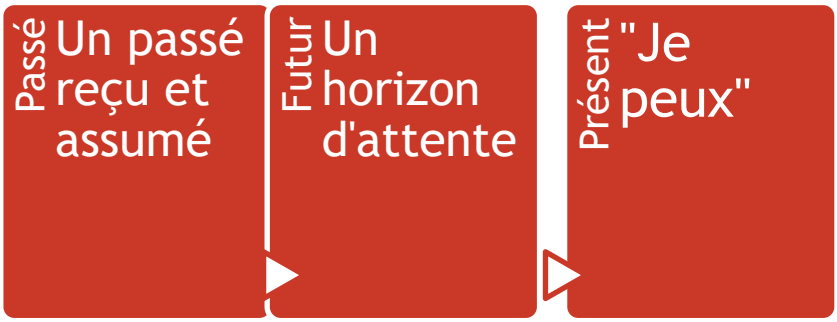
Un livre en phase avec le temps de Noël
Seuls les enfants changent le monde.

Un livre de Jean Birbaum paru au Seuil en 2023 et en poche.

Journaliste et actuellement directeur du « monde des livres » Jean Birnbaum interpelle souvent ses invités avec cette question : « Et les enfants ? » Cette question fonctionne comme un révélateur. Cette question interdit tout dérobade.
C'est un beau livre sur la naissance – sur toute naissance – et spécialement la naissance d'un enfant qui fait vaciller toute certitude ! Une naissance, c'est bouleversant, lumineux, difficile. C'est l'accueil d'un petit inconnu.
Dans le sillage de son livre magistral *Le courage de la nuance*, livre auquel j'ai fait plusieurs fois allusion, Jean Birnbaum poursuit son enquête sur l'« héroïsme du doute » avec une réflexion personnelle et politique sur l'enfance. Il croise sa propre expérience avec celle des auteurs aimés comme Roland Barthes, Hannah Arendt ou Walter Benjamin d'une part et d'autre part avec les grands témoins de la pensée qui généralement ne savent pas ce qu'est un enfant : *de l'Antiquité à nos jours, les hommes du concept ont toujours dédaigné les enfants, considérant qu'ils avaient mieux à faire.* (p. 166). Il va un pas plus loin en écrivant : *Ceux-là ont globalement ignoré les enfants. A la fin de fins, leur fantasme de toute-puissance aura été un fantasme d'auto-engendrement : leur mépris du corps les a conduits à oublier qu'ils étaient nés, qu'ils avaient été enfants, que personne ne se donne lui-même la vie.* (pp. 166-7) Oublier qu'ils étaient nés ! Et ce n'est pas vraiment rare. Jean Birnbaum laisse une large part à des écrivains aimés ou à des vedettes qui, à voix basse, avouent qu'à l'occasion d'une naissance : *Il y a quelque chose qui change, le monde devient plus charnel. Tu sens que tu donnerais ta vie pour ton enfant, c'est comme une partie de toi qui dort et qui se met en route.* (p. 75)
C'est bien dans cette perspective qu'il interroge le mouvement « No kids ».

Souviens-toi de l'avenir !

Et puis il y a les interludes où l'auteur est en prise directe avec son vécu : souviens-toi de l'avenir ! Expression étrange, mais expression qui fait le lien entre le passé et l'à-venir. Nous ne nous éloignons pas de la naissance et des enfants. Au contraire nous sommes invités à nous situer au cœur même de la transmission. Paul Ricoeur a schématisé ce dynamisme en nous suggérant d'apprendre à recevoir le dynamisme du passé, dynamisme ambigu mais obstiné, et à se donner « un horizon d'attente » pour enfin pouvoir se dire personnellement et collectivement : « je peux ». « Je peux », c'est immense ! Et cela consonne avec l'espérance.



Et la Shoah ?
L'auteur va jusqu'au bout de sa réflexion au cours d'un chapitre douloureux consacré à sa famille juive. Notons que le livre a été écrit avant le déclenchement de la guerre à Gaza.

Le privilège exorbitant d'enfanter
Enfin il écrit avec pudeur quelques pages, décisives à mes yeux, où il s'en remet aux femmes. Ceci mérite une citation un peu plus longue :

> *Au fil des siècles, la capacité de porter un enfant a exposé les femmes à la violence : si les hommes ont établi leur pouvoir sur elles, s'ils se sont si souvent acharnés sur leur corps, c'est notamment parce qu'ils n'ont jamais pu supporter cette prérogative si troublante, celle que l'anthropologue Françoise Héritier nommait « le privilège exorbitant d'enfanter. » Mais aujourd'hui, cette expérience place les femmes à l'avant-garde d'une révolution anthropologique sans laquelle l'humanité ne pourra survivre. Une révolution susceptible de briser des anciennes dominations, et pas seulement la domination masculine. À mille lieues d'un optimisme niais, cette espérance advient comme une forme de lucidité à la fois tragique et joyeuse, au moment où l'humanité entrevoit le pire. Elle mise sur l'expérience des femmes, leur expérience féconde, pour dévier l'orgueil des anciens systèmes théoriques. Elle prouve que la philosophie peut rendre raison de la vie dans ses dimensions les plus charnelles.* (pp. 171-172).

Un bel éloge et une espérance !

Pierre-Paul Delvaux

Prédication du pasteur Tom Mahieu (Marcellis, le 12 octobre 25) Un immense merci !

Hébreux 11 : 1 – 3 (LSG1910)

1 Or la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas.
2 Pour l'avoir possédée, les anciens ont obtenu un témoignage favorable.
3 C'est par la foi que nous reconnaissons que le monde a été formé par la parole de Dieu, en sorte que ce qu'on voit n'a pas été fait de choses visibles.

Prédication

Lorsque nous disons : « Je crois » en français, cela peut vouloir dire plusieurs choses. En disant « Je crois » : nous voulons peut-être signifier à notre interlocuteur que nous avons une conviction forte, mais peut-être aussi une conviction plus ou moins assurée, ou encore simplement une opinion émise sans aucune certitude, un simple avis.
Il y a, en effet, plusieurs définitions du verbe : « croire », plusieurs degrés dans le verbe croire : qui va de « considérer quelque chose comme vrai, avec une ferme assurance que cela est vrai, même si nous n'en avons pas la preuve formelle » - mais cela peut être aussi : « considérer qu'une chose peut, peut-être, éventuellement, être vraie, mais il est aussi possible que cela ne soit pas le cas », ou encore : « émettre une opinion » opposée à d'autres opinions.

En fait, la compréhension du verbe croire dépend du contexte dans lequel il est prononcé et peut entraîner de l'incompréhension ou des erreurs quant au message émis. Il n'est, d'ailleurs, pas rare de demander à quelqu'un qui dit « je crois » de lui demander de préciser : « tu crois ou tu es sûr » ? Question qui est en fait une demande d'éclaircissement quant à ce que l'on pourrait appeler le

degré de certitude, le degré d'adhésion à l'idée émise, le degré de conviction.

Il en va de même lorsqu'on applique ce terme au domaine religieux. Et c'est un domaine de l'existence où l'on utilise énormément cette expression « Je crois en… » ; « Je crois en quelqu'un » ou « je crois quelque chose... un concept, une idée, une interprétation d'un fait... ».
Cela peut provoquer un certain degré d'incompréhension quand l'on utilise ce verbe « croire » dans le domaine de nos « pensées » religieuses.
Lorsque l'on dit par exemple : « Je crois en la vie éternelle », est-ce une espérance vague, une probabilité parmi d'autres, une conviction forte ou une certitude ?
Si l'on dit simplement « Je crois en la vie éternelle », on a du mal à percevoir le degré de certitude de la personne qui dit cela. Est-elle sûre, ou espère-t-elle contre toute raison ?
Et pourtant, cela a très probablement un impact sur la compréhension de la Vie et notre vécu au quotidien, du sens de l'existence (et de l'existant) … Si je crois que la vie continue au-delà de la vie sur terre, que la mort n'est que passage, il est sûr que l'on ne passe pas ses jours de la même manière que si l'on considère son temps comme un espace fini, une dimension fermée.

En matière d'énoncé des propositions de foi dans les Églises (qui souvent commence par « Je crois »), il faut relever le fait qu'elles sont assez vagues et que l'énoncé qui commence par « Je crois » est sujet à beaucoup d'interprétations possibles. [Remarquons en passant que ces propositions, d'ailleurs, en disent peut-être plus sur le « Je » qui la prononce qu'une vérité sur la proposition elle-même.]

Autre exemple lorsque l'on dit que : « Je crois que Jésus est le Christ ». Est-ce une certitude basée sur le fait que, dans l'histoire, dans l'AT, on a attribué à différentes personnes ce titre de « Christ » pour dire que l'on voit en eux des envoyés de Dieu. Alors oui, c'est une certitude, un savoir démontrable. Oui, on a donné le titre de Christ tout au long de l'histoire à des personnages illustres en Israël ancien. Et les disciples de Jésus ont repris ce titre-là pour l'attribuer à Jésus. Mais est-ce que cela dire « Je crois que Jésus est le Christ » ?
N'est-ce pas plutôt une façon de différencier Jésus de Nazareth de tous les autres humains, le rattachant à Dieu ? Ou encore une façon de diviniser un être humain, voir humaniser le divin ?

On voit au travers de ces exemples que le verbe : « croire » et l'objet de la croyance quand cela s'applique au domaine religieux, prête beaucoup à une certaine difficulté et complexité d'interprétation. On utilise le verbe « croire » et le terme « croyance » pour émettre des convictions personnelles, mais rien n'est moins sûr que l'auditeur comprenne la même chose, ou n'a le même degré de certitude !

Et, si on applique ce verbe à « Dieu », on perçoit encore le degré de difficulté que l'on peut rencontrer dans la compréhension de ce que la personne qui parle en disant « Je crois en Dieu » veut transmettre comme message. Une conviction forte, une probabilité avec un degré plus au moins fort de certitude ou d'incertitude, n'est-ce pas pour beaucoup de nos contemporains une opinion personnelle mal assurée ? Évolutive, heureusement, aussi tout au long de la vie ?

Un autre terme peut venir à la rescousse (en tout cas en Français) de celui qui veut exprimer ses convictions religieuses fortes : c'est celui de Foi (encore faut-il définir justement ce terme, en faire un synonyme de croyance n'arrangerait rien). Le terme, le concept de « Foi ». La Foi permet de dire une conviction forte, en tout cas si l'on en reprend la définition qu'en donne l'épître aux Hébreux.
Et, à partir de ce texte, j'aime (mais c'est une orientation personnelle) faire la distinction entre Foi et croyance entre dire « j'ai la Foi en Dieu » et « je crois en Dieu » ...

L'épître aux Hébreux définit la Foi comme :
1 Or la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas.
3 C'est par la foi que nous reconnaissons que le monde a été formé par la parole de Dieu, en sorte que ce qu'on voit n'a pas été fait de choses visibles.

Ce sont des versets en Grec un peu difficiles à traduire. Par ailleurs, les traductions varient.

Ainsi le terme grec : πίστις (pistis) peut être traduit par Foi et croyance.
Mais ici, on voit que ce terme est qualifié par d'autres termes et e.a. celui de : ἔλεγχος (élenchos) : qui signifie : Preuve – Démonstration – Conviction.

Il me semble alors que le verset signifie, et en tout cas, c'est cela que je retiens personnellement : que la Foi est la preuve de « l'existence » du divin. Elle est ce qui sert de preuve tangible et suffisante pour savoir, avec plus qu'une certitude forte, avec un savoir intime, la présence d'un monde divin. Si j'ai la Foi (et je parle ici de Foi et non plus de croyance) je suis sûr de l'être du divin, je sais qu'à côté de notre monde visible, sensible et perçu par la raison ; il y a un autre monde. Certains philosophes et théologiens ont particulièrement pensé cela (la différence entre Foi et croyance) ainsi le philosophe - théologien

Friedrich Schleiermacher (18-19s.)
Pour lui, la foi est avant tout une expérience intérieure immédiate : le sentiment de dépendance absolue face à l'infini (Dieu qu'il désigne aussi sous le vocable d'Univers...). La croyance, au sens d'adhésion à des énoncés ou à des dogmes, est seulement une formulation seconde et dérivée, nécessaire pour communiquer l'expérience, mais non essentielle à sa réalité.

Pour Paul Tillich
La foi est « l'inquiétude ultime » ou l'engagement total de la personne envers ce qui est perçu comme d'importance absolue. La croyance, en revanche, désigne l'acceptation intellectuelle de doctrines ou de faits ; elle peut exister sans foi véritable, tandis que la foi authentique dépasse la simple adhésion mentale pour engager tout l'être.

Il est donc profitable de faire la différence entre croyance et Foi. La Foi est cette conviction intime, forte, indépassable, un savoir absolu. Une croyance, par contre, est une conviction ou une opinion sur un sujet, mais n'est pas de l'ordre de la Foi. La croyance est une idée ou un système d'idées que l'on accepte, utile certes, mais non par essence vérité et preuve absolue. Les croyances s'expriment dans l'Église, e.a., au travers des confessions de Foi ou de dogmatique. La Foi est de l'ordre du vécu intime.

Il m'arrive de dire, pour provoquer la réflexion : « je ne crois pas en Dieu », mais « J'ai Foi en Dieu ». J'affirme, par là, une Foi, une certitude absolue dans le monde divin, mais mes interrogations et doutes quant à tout ce que l'on a dit parfois sur l'être divin (que, dans les Églises, nous nommons Dieu). J'ajouterai que l'on peut aussi comprendre un certain agnosticisme (voire athéisme) qui rejette les idées de Dieu que se font certaines Églises ou certaines personnes dans les Églises.

Si nous partons de ce postulat : la Foi et la croyance sont différentes, nous pouvons alors nous demander quel est le rapport entre les deux ?

Et je dirais d'abord que la Foi libère de la croyance. Si j'ai la Foi, je ne suis plus esclave de la croyance.
Si la Foi est une certitude de la présence du divin, j'ai tendance à dire que tout le reste des idées sur

le sujet (sur le monde divin) est de l'ordre de la croyance et de la croyance à des degrés divers. Croyances que l'on peut remettre (et même doit remettre) en question, interroger… et pour lesquelles il faut douter ! Car oui, nous avons, en nous, un outil indispensable et dont nous devons faire un bon usage : c'est celui du doute. Outil conscient ou inconscient, utilisé volontairement ou involontairement. Mais qui nous permet d'approfondir nos idées, nos croyances et donc utile à vivre notre Foi.

Je n'ai d'autant plus peur de croire et de douter, que, pour moi, la Foi, n'est plus de cet ordre, n'est plus de l'ordre de la croyance.
Je suis agnostique parfois, athée même peut-être, face à certaines définitions de dieu(x) ou des dieux (même de certaines formes de christianisme qui prennent parfois l'apparence de polythéisme) que l'on donne (en ce compris dans les Églises) – et dans lesquelles je ne peux décidément plus me retrouver.

Si j'ai cette Foi, dont parle l'épître aux Hébreux, je suis ouvert aussi à tout dialogue. Ayant la Foi, je n'ai pas besoin de posséder l'assurance d'une quelconque définition exacte de Dieu. Je peux écouter celle des autres… parfois, elles sont ennuyeuses – ou amusantes – sérieuses et portant aux vraies questions… Cela ne remet pas en question la Foi, mais l'éclaire. Je suis libre d'écouter et de penser. Libre de rencontrer la Foi des autres et de la partager.

Personnellement, j'ai renoncé à définir Dieu. C'est pourquoi je ne reprends que très rarement des textes qui sont appelés : « confession de Foi ». Il me semble que ces textes ne sont que des assemblages de croyances (que je considère pour ma part comme à prendre ou à laisser).
Le langage humain peut-il définir Dieu, l'Infini, l'Univers ? Une parole a créé le monde, disait l'auteur de l'épître aux Hébreux (retrouvant en cela bon nombre de religions ou philosophies) … mais que sont nos paroles face à cela ? Peut-on, par nos paroles humaines, dire ce divin créateur dont la création dépasse l'entendement ?

Je répondrai à cette question en pensant qu'il ne nous faut pas renoncer pour autant à dire Dieu et son action. Mais ce dire n'est pas de l'ordre de la définition, mais du partage et de l'action.

Nos sens, notre raison, nos réflexions, nos rencontres et dialogues, nos contemplations de la nature et du monde, des êtres humains aussi peuvent, dans des interstices, faire apparaître l'action divine, le monde divin. Et je ne parle pas que de miracles, mais des signes d'une action autre.

Si j'ai cette Foi dont l'épître aux Hébreux parle, il y a bien des choses, au sujet du monde divin, qui m'échappent, que je ne comprends pas… mais je reste un chercheur des signes de présences du divin dans le monde et par là des bribes d'émerveillement. Ces signes du divin donnent sens à mes comportements, à mes actions, à mes choix de vie.

Le plus grand signe est l'amour qui reflète l'amour d'un créateur pour sa création. L'amour est le signe suprême, l'écho de l'amour du Créateur pour son œuvre. Cette création manifestement laissée relativement libre qui a comme divin l'avenir.

Avec la Foi, dont parle l'épître aux Hébreux, nous sommes des voyageurs au sein des idées (comme Abram a été le prototype du voyageur par la Foi). Nous n'avons pas à avoir peur de l'aventure. Mais, ce faisant, nous avons une boussole, celle de la fraternité humaine, de l'amour créateur de Dieu. Marcher par la Foi, c'est accepter de ne pas tout comprendre, tout en se laissant conduire par ce qui ne trompe pas : l'amour qui donne sens et direction à notre aventure humaine.
Amen

Tom Mahieu

La réforme radicale

Le terme de Réforme radicale désigne un courant complexe et multiforme qui estime que les luthériens et les réformés ne vont pas assez loin, que la Réforme s'arrête à mi-chemin.

La genèse d'un mouvement

Thomas Müntzer (1489-1525) © Collection privée

La Réforme dite « radicale » naît à deux endroits différents : en Allemagne, dans le sillage de Luther, et en Suisse, dans le sillage de Zwingli, mais en réaction contre eux.

En Allemagne, un ancien prêtre devenu pasteur, Thomas Müntzer, trouve que Luther, trop timoré, s'arrête en chemin et ne va pas jusqu'au bout. Luther réforme l'Église ; il faut aussi, pense **Müntzer**, réformer la société, la rendre plus juste, abolir les privilèges des seigneurs, donner des droits au peuple, répartir la richesse entre tous.

Alors que Luther demande de se soumettre aux autorités sociales et politiques, Müntzer prêche la révolte. Il est entendu, et les paysans, particulièrement misérables et exploités se soulèvent. Ils seront écrasés, en 1525, à la bataille de Frankenhausen. Müntzer fait prisonnier est torturé puis exécuté. Luther appelle les seigneurs à réprimer sans pitié la révolte des paysans.

En Suisse, entre 1521 et 1524, quelques zurichois trouvent que Zwingli va trop lentement. Ils lui reprochent d'opérer une réforme progressive, par petites étapes, au lieu de trancher nettement. Par exemple, Zwingli, quand il acquiert la conviction que la messe n'est pas biblique, attend trois ans avant de l'abolir et de la remplacer par le culte. Cette lenteur répond à un souci pastoral et pédagogique. Zwingli veut expliquer, convaincre ; il ne change les choses que lorsqu'il estime les gens préparés. Par contre, certains de ses collaborateurs, groupés autour de Grebel, voudraient que les choses soient nettes, que l'on mette chacun devant des choix clairs et des décisions à prendre.

Les anabaptistes

Timbre représentant Müntzer et la guerre des paysans © Collection privée

Müntzer et Grebel ont en commun de refuser le baptême des bébés. Il faut, disent-ils, baptiser seulement des adultes convertis après une expérience spirituelle personnelle. Grebel estime nul et non avenu le baptême des enfants. On les appelle anabaptistes, car ils **rebaptisent** des gens qui l'ont été à la naissance. La rupture avec Zwingli se fera sur ce point.

Alors que Müntzer préconise la révolte armée, Grebel opte pour le pacifisme ; pour lui, un chrétien ne doit pas faire usage de la violence, même pour une cause juste.

Une forte persécution s'abat sur les radicaux ; on les massacre en Allemagne ; à Zurich, on les noie dans le lac avec une sentence à l'humour sinistre : ils ont pêché par l'eau, ils seront punis par l'eau. En 1523, se tient à Schleitheim, en Suisse, un synode appelé « synode des martyrs », parce que presque tous les participants seront exécutés à cause de leurs positions religieuses.

Les différents courants

Après la défaite de Müntzer et la dispersion des amis de Grebel, la réforme radicale se poursuit dans de petits groupes clandestins dont on connaît mal l'histoire. Après un épisode sanglant en 1534-1535 à Munster (qui a inspiré la pièce de Sartre *Le diable et le bon Dieu*), ils répudient la violence et deviennent résolument pacifistes.

Dans ces groupes, on trouve trois tendances qui souvent se combinent :

- D'abord, l'**antipédobaptisme**, ou refus du baptême des enfants. Luthériens et réformés veulent une église du peuple, qui ne se distingue pas de la cité. Les radicaux veulent une église de « purs » ; les fidèles doivent se séparer de la masse et rompre avec la cité terrestre, d'où le refus du baptême des enfants. Après 1535, le principal leader de cette tendance est hollandais Menno Simon (qui a donné son nom aux églises mennonites) ; elle se retrouve chez les baptistes actuels.
- Ensuite l'**illuminisme** ou spiritualisme qui affirme que le Saint-Esprit parle directement aux croyants, leur enseigne des doctrines, leur dicte leur conduite par des illuminations intérieures. Dans cette tendance, on rencontre des gens qui se disent prophètes. On peut voir dans les illuministes les ancêtres des pentecôtistes et des charismatiques actuels.
- Enfin, l'**unitarisme** ou **anti-trinitarisme** qui refuse le dogme de la trinité, parce qu'il l'estime non biblique. Il veut accorder la révélation et la raison, puisque l'une et l'autre procèdent de

Dieu. Ici, domine la personnalité de Fausto Socin, mort en 1604, un italien installé en Pologne. Cette tendance se prolonge dans le protestantisme libéral et l'unitarisme actuels.

La réforme radicale ne veut rien garder de l'Église existante. Elle entend suivre uniquement le modèle apostolique, et recréer l'Église du Nouveau Testament en faisant table rase de l'héritage des siècles. Les luthériens et les réformés pensent que tout ce que n'interdit pas la Bible est permis. Pour les radicaux, tout ce qu'elle n'ordonne pas expressément est interdit.

Cette réforme n'a jamais réussi à gagner un territoire et à avoir un centre géographique ; elle a failli y réussir en Pologne ; elle a eu une implantation assez forte en Transylvanie (actuelle Roumanie), mais jamais n'a dominé une région. Elle est faite de petits groupes discrets, mais souvent influents, et conduite non pas par des professeurs d'université, comme la réforme magistérielle, mais par des intellectuels marginaux, errant à travers l'Europe (par exemple Servet, Marpeck, Schlatter, Joris, les deux plus connus étant M. Simon et F. Socin). Elle touche surtout des artisans (on dirait aujourd'hui des techniciens). Elle a été abominablement persécutée aussi bien par les luthériens et les réformés que par les catholiques.

Source : le Musée protestant. Grâce à Ginette Ori.

A prendre ou à laisser

Bruno Patino, *La civilisation du poisson rouge. Petit traité sur le marché de l'attention*. L.P.

Deux contes de Noël sur RCF Liège (les informations précises suivront au début décembre)

Le conte du chien et du chat avec le violoncelle d'Alexander Scherf

Le conte des re-naissances avec Jean-Marie Dzuba au piano

L'entr'aide

Entr'Aide Protestante Liégeoise
A.S.B.L

'Entr'Aide, accueille tous les lundis entre 11h et 13h des personnes précarisées et leur offre du café, des rafraichissements, des vêtements de seconde main et avec l'aide de l'Armée du Salut : un repas chaud et un colis alimentaire.

Mais sans vous, l'Entr'Aide ne pourrait fonctionner.

Pour l'accueil et le service de midi, nous avons besoin de **lait**, de **café**, de **sucre**, de **sel**, de **poivre**, de **serviettes en papier** et de **gobelets** en carton. Mais aussi de barquettes en plastique pour les repas à emporter.

Pour le vestiaire, nous avons **UNIQUEMENT besoin de vêtements pour les hommes** : de jeans (M et L), de pulls, de sweatshirts, de baskets (taille 41 à 43 surtout), de vestes d'hiver, de sous-vêtements etc. Mais aussi de couvertures, de couettes, de draps, de sacs de couchage, etc.

Uniquement des vêtements et chaussures pratiques. Pas de costumes.

Vous pouvez aussi nous en faisant des dons. Cela permet à l'association d'acheter des sous-vêtements notamment qui sont très rares dans les dons mais nécessaires mais aussi de payer ses frais de fonctionnement.

N° de compte : BE52 7805 9004 0909

Nous cherchons aussi des bénévoles pour rejoindre l'équipe que ce soit ponctuellement ou régulièrement. Informations sur notre page Facebook.

Suivez-nous sur notre page Facebook : facebook.com/EntraideProtestanteLiegeoise

E-mail : entraide.protestante.liege@gmail.com

AGENDA DES ACTIVITÉS

Culte tous les dimanches à 10h30

Novembre et décembre

Date à convenir	Réunion du Consistoire
Jeudi 20 novembre à 19h30	Salle Rey : **Café théologique** destiné aux jeunes vingtenaires et trentenaires (cible à réviser en fonction des demandes). Pistes de réponses protestantes réformées aux questionnements existentielles et spirituelles. Coorganisé avec Liège-Rédemption et Liège-Lambert-Le-Bègue
Dimanche 23 novembre	Après le culte : **Assemblée d'Eglise extraordinaire** en vue de l'élection d'un pasteur (sous réserves)
Vendredi 28 novembre à 19h30	Souper-conférence du **Cercle Rey** Pierre Grisard nous parlera de son voyage au Monténégro
Dimanche 21 décembre à 10h30	**Culte de Noël** préparé par Adeline et Pierre-Paul suivi d'un repas communautaire.
Mercredi 24 décembre à 18h	**Réveillon solidaire** précédé d'une méditation laïque sur Noël et sur le Christ
Dimanche 28 décembre à 10h30	**Culte intercommunautaire de Nouvel An** à La Rédemption

Mise à jour de l'agenda sur notre site web : protestantisme.be

Informations complémentaires :

- **Cercle Rey** : PAF : 8 € -. Comprend les frites, le plateau fromage et café. Chacun.e est invité.e à apporter un accompagnement pour les frites

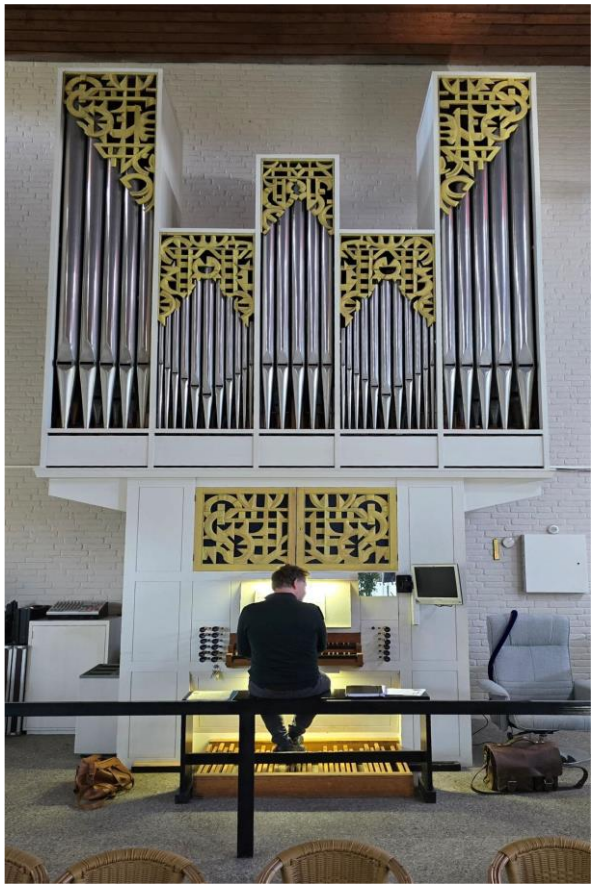
Appel à contribution : pour soutenir la publication et la diffusion du Messager, nous proposons à chaque lectrice ou lecteur de faire un don de 5 € à 10 € sur le compte BE53 0000 0457 4053 des Amis de l'Église Protestante de Liège-Marcellis.

Si vous souhaitez recevoir le Messager par la poste, merci de vous abonner en nous en envoyant un e-mail ou un courrier aux adresses mentionnées dans l'en-tête. Une participation aux frais d'envoi vous sera demandée.

Sommaire

Message du consistoire, p.1
Dites, dites, si c'était vrai ? p. 2
Je reconnais, p. 4
Conte de Noël dans le cœur de la Cité p. 4
Le Jouet p. 6
Seuls les enfants changent le monde, lecture. p. 7
La prédication du pasteur Tom Mahieu p. 8
La réforme radicale p. 12
Agenda p. 15

De la musique tous azimuts



L'orgue que nous avons acheté Et qui sera bientôt monté au temple Marcellis.

Le chœur des civilisations composé de chanteurs musulmans, juifs et chrétiens.

Un chef d'œuvre de Haydn de la grande maturité du compositeur.